Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 77 (1950)

Heft: 7

Artikel: Souvenir de la "Vila des orties" : Ninette ou : L'inconnu du "Père Guintz" : nouvelle : [suite]

Autor: Amiguet, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227315

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

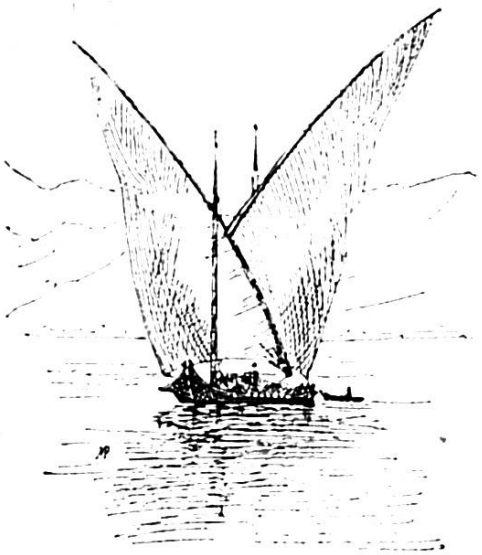
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



SOUVENIR DE LA "VILLA DES ORTIES"

Ninette[1]

ou l'Inconnu du «Père Guintz»

Nouvelle

Et il me conta son histoire. Je ne peux pas vous la dire mot pour mot, comme lui, mais je n'en ai pas oublié grand-chose... Si le cœur vous en dit !...

. . . . . .

D'un signe, j'encourageais le « Robinson » et voici ce qu'il me raconta. Je substitue mon récit au sien pour abréger.

— Cet homme, ce passant, ce trimardeur avait été, en sa première jeunesse, une tête brûlée. Son nom, peu importe. Ayant servi dans l'infanterie de marine, lorsqu'il revint, les villageois, ses compatriotes, lui donnèrent le nom dont le peuple a baptisé ce corps, il l'appelèrent *Marsouin*. Et bientôt, on ne le connut guère sous un autre. Mais si le service militaire avait modifié son patronymique, en revanche, le caractère était resté le même. Indépendant, rêveur, sans instruction et sans désir d'apprendre, il ne fit pas le moindre effort pour monter en grade. Pas même caporal. Et, cependant, exact à son service, endurant, brave, il était aimé de ses chefs qui eussent voulu secouer un peu cette indifférence. Mais, pas moyen.

Il revint au pays — dans le Nord, pas loin de Lille — et son retour ne provoqua ni enthousiasme ni crainte. Orphelin — d'aucuns le disaient même enfant trouvé — personne ne l'attendait, personne ne l'accueillit, personne ne le fêta. Il fallait cependant vivre. Or, à proximité du village, un château abritait une de ces vieilles familles d'authentique noblesse française qui sont restées, sinon les maîtres, du moins, fort souvent, les protectrices des habitants. Par un hasard bienfaisant, il se trouva que le neveu des propriétaires, officier de marine, avait fait campagne quelque part en Afrique avec Marsouin. Il le reconnut. Il s'intéressa au soldat désœuvré. Si bien que lui fut concédé, à ce rêveur, la jouissance d'une logette au fond du parc, logette garnie de quelques meubles indispensables pris dans la resserre d'objets hors d'usage mais encore utilisables. Pure gracieuseté, d'ailleurs, car Marsouin n'entrait pas au service du château. Non par révolte de hiérarchie sociale, mais par crainte d'aliéner sa liberté et sa nonchalance. Toutefois, comme il fallait manger, il défricha et planta un petit jardin.

Marsoin avait un compagnon : ce chien, ce grand chien gris. Luron, dont Guintz gardait le souvenir mitigé d'admiration et de crainte.

---

[1] Voir numéro de février.

Et voici qu'un soir, comme tous deux rentraient au logis après une journée de flânerie, Luron, ayant pris les devants, tombe en arrêt en face d'une chose couchée sur l'herbe. C'était une enfant, une fillette de quatre à cinq ans, toute rose, toute mignonne, endormie dans un manteau de gros drap brun, comme en portent, là-bas, les paysannes. Marsouin considéra un moment l'étrange gibier découvert par Luron, puis, d'un geste décidé, il prit la fillette dans ses bras et partit, suivi du chien tout heureux de l'aubaine.

Quand elle se réveilla, dans le vieux lit de l'ancien soldat, la mignonne pleura un peu et demanda « Tata ». Marsouin lui donna du lait. Luron lui lécha les joues, et comme le lait était bon et que Luron se laissait tirer les oreilles, elle sourit et s'endormit de nouveau.

. . . . . .

L'enquête faite pour retrouver les parents de l'enfant ne révéla rien. Eveillée et vive pourtant, elle sut seulement dire qu'on l'appelait « Ninette ». Elle avait dû traverser la mer, disait Marsouin, car elle connaissait ce que c'est qu'un bateau. Le mot « la maison », en revanche, semblait pour elle absolument dépourvu de sens, il en était de même pour les mots « papa » et « maman ». Elle était allée dans le chemin de fer — « finfer » — avec « Tata », et puis elle avait dormi. « Tata » paraissait lui être assez indifférente. Cependant, elle n'avait nullement l'aspect d'avoir subi de mauvais traitements. Sa petite robe, sa capeline, dénotaient une condition aisée. Mais rien sur elle qui permît de la reconnaître. Il y avait évidente volonté d'abandon.

Au château, on proposa immédiatement de se charger de l'enfant. Mais Marsoin ne l'entendait pas de cette oreille. C'est lui qui l'avait trouvée, c'est lui qui en assurerait la charge. Vainement, voulut-on lui représenter les difficultés qu'il aurait à soigner, à élever un enfant, une fille surtout. Il n'en voulut pas démordre. On céda et on fit bien. La petite abandonnée eut, dès lors, un père et une mère en une seule personne, plus Luron qui, certes, ne comptait pas pour rien.

Et Marsouin mit sa passion et sa fierté à suffire à tout. Il travailla. Il s'employa aux coupes, comme rabatteur aux chasses. Il allait en journées de terrassier, de jardinier, de faucheur. Tout lui était bon et profitable. Et, chaque fois que cela lui était possible, il prenait Ninette avec lui, sans crainte de la perdre, car Luron faisait bonne garde.

Le temps venu de fréquenter l'école, Marsouin la fit inscrire. S'il se trouvait empêché par son travail de la conduire ou de la quérir, c'est Luron qui remplissait cette mission de confiance et il n'eût pas fait joli à taquiner la fillette. A l'école, Ninette, docile et douce, non sans une pointe de malice, apprenait aisément. Ce à quoi, pourtant, elle prenait le plus grand plaisir, c'était nourrir les poules et garder la chèvre, jouer dans l'herbe avec les bestioles aux élytres dorées, suivre dans le ciel la fuite des nuages qui se transforment et changent de figures et la course de l'eau sur les cailloux.

On avait suggéré à Marsouin de lui faire vendre des corbeilles à la ville, où sa gentillesse lui eût valu, sans doute, nombre de piécettes blanches. Ah ; bien oui ! comme les conseilleurs furent bien reçus. Pensait-on que Ninette devait vivre comme une tzigane, comme une bohémienne qui va nu pieds offrir vannerie et meubles rustiques ? Non, non ! Elle serait une personne « de sorte » — l'expression est de Guintz, je la conserve.

. . . . . .

L'âge, cependant, faisait de Ninette une grande et belle fillette, saine, robuste, fraîche. Les gens du château parlèrent alors à Marsouin de l'obligation où il était de lui faire apprendre quelque métier. Certes, cette idylle était charmante, mais,

hélas ! elle s'ajustait mal avec les réalités, avec les nécessités de la vie. Le souci de l'avenir s'imposait. Marsouin devait entendre raison. Bien sûr ! Il comprenait ! Mais quoi ?... Placer en apprentissage cette petite fée ? Gâter ces petits doigts par le maniement d'une aiguille ou d'un fer à repasser ? Pire encore : la cloîtrer en quelque pensionnat pour faire d'elle une savante, loin de la chanson des bois, loin des prés fleuris, loin des blés mûrs sous le soleil du bon Dieu, loin de tout ce qui fait la vie douce et joyeuse ?... Pour la première fois de son existence peuplée de chimères, Marsouin connut l'angoisse et l'incertitude.

Mais à toutes ces questions, le Destin se chargea de répondre, et lorsque le destin prend la parole, ses phrases sont généralement rudes et son geste violent. Une épidémie de scarlatine s'étant abattue sur ces campagnes, Ninette fut une des premières atteintes. Nulle fille de roi ne fut mieux soignée. Mais, en vain. Un soir d'été, comme elle était venue, au son de l'Angélus, la jolie petite âme s'envola au pays mystérieux, d'où elle était descendue pour vivre, entre un brave homme et un brave chien, une vie brève et un peu mystérieuse.

Quand tout fut consommé, quand la mignonne reposa dans la tombe, aussi blanche que les fleurs dont on avait jonché le cercueil, Marsouin rentra dans la loge au fond du parc. Il prit là quelques hardes, quelques écus, un bâton et siffla Luron qui hurlait, appelant Ninette. Puis, tous deux, sans dire rien à personne, sans adieu — et, surtout, sans au revoir — partirent au hasard du chemin, non pas pour oublier, mais pour ne plus voir les lieux où ils avaient eu, coup sur coup, si grand bonheur et si grande peine.

Et c'est ainsi que, jour après jour, suivant la grand-route, ils étaient venus en notre pays, au bord du Léman.

* * *

Voilà l'histoire du passant telle que la contait le « Robinson des Pierrettes ». Il ajouta :

— Moi, vous savez, je ne suis pas tant sensible, mais, tout de même, ça m'avait tout « rebouillé » cette affaire. Quand il eut fini, je ne savais, ma fi, que lui dire, à ce pauvre type. Qu'est-ce qu'un vieux fou comme moi pouvait « appondre » à pareille histoire ? Et pourtant, voyez-vous, ça me faisait mal pour lui, oui, ma foi. Enfin, on est allé coucher. Lui s'est étendu dehors sur des feuilles, à la belle étoile, avec Luron sur ses pieds. Bonsoir, bonne nuit. Et le matin, quand je suis sorti de mon trou, bernique ! ni homme ni chien, mais là, sur cette pierre, une pipe et deux francs avec un bout de journal où il avait écrit au crayon : « Merci, voilà un souvenir. » Je ne l'ai pas revu.

. . . . . .

Maintenant, le soleil s'abaissait vers le Jura, pour, bientôt, disparaître derrière les cimes. Des reflets fugitifs, des glacis lumineux s'estompaient sur les hauteurs ; des mousselines sombres semblaient se traîner sur le lac. L'oriflamme d'un nuage pourpre se mouvait à peine dans le ciel magnifique. Plus loin, un troupeau léger de flocons blancs rappelait un vol suspendu de colombes étranges. La pointe frémissante des vaguelettes jetait par milliers des étincelles. Puis, peu à peu, les détails s'abolissaient. La nuit sournoise s'insinuait. Après la journée douce, l'heure mauve enveloppa la rive. Elle était exquise

VAUDOIS qui voulez boire un bon rouge d'ALGÉRIE goûtez au grand vin de MÉDÉAH cuvée réservée
L. Roulet, importat. direct
MINDER FRÈRES, succ.
YVERDON Tél. 2 24 40

à respirer, cette heure de crépuscule, dans l'apaisement de la lumière atténuée. Un bateau, là-bas, sur le lac, alluma ses fanaux, et ces sabords éclairés donnèrent au bateau l'apparence fantastique d'un serpent de feu sur une mer d'encre. L'ombre s'accentua, tandis que la traînée rouge qui s'attardait sur les arêtes des Alpes s'effaçait brusquement. Une cloche tinta dans le lointain. Sans doute, quelque table d'hôte ou quelque pension sonnant le rappel des appétits. Peut-être une cliente du « Robinson » à laquelle il vendit, le matin même, des ombles et des perchettes. Et la brise fraîchit. Le petit harmonium des mouches, des guêpes et des bourdons, qui fonctionne le jour durant, fit place à la trompette narquoise des moustiques. La nuit tomba.

Là-bas, sur la côte savoisienne, des points scintillants apparaissaient, indiquant des villages et des villes : Meillerie, Tourronde, le quai d'Evian, chaîne lumineuse au bord de l'eau, Thonon...

Guintz, maintenant rongeait avec acharnement son bout de cigare éteint depuis longtemps. Il dit :

— Bien sûr qu'une petite gamine qui rit, qui chante, qui « batoïlle », c'est agréable pour un homme tout seul... Ça fait compagnie...

Il demeura silencieux un instant et répéta, comme pour donner plus de poids à sa pensée :

— Oui, ça fait compagnie.

Et je compris que, tout à coup, la solitude pesait sur les épaules déjà voûtées du « Robinson ». Sans doute, n'était-ce pas la première fois qu'il l'avait trouvée douloureuse, mais il chassait, alors, toute pensée importune, par une bonne blague, par une « gandoise ». Ce soir-là, l'image du passant et de Luron, contant, chacun à sa manière, leurs peines récentes, lui avait montré, plus nettement peut-être, les tristesses du solitaire...

Et j'eus, alors, la conviction très assurée que le rire coutumier du brave homme — comme celui du clown sur l'arène — cachait souvent une tristesse inavouée.

Doucement, je posai à côté de lui mon paquet de Grandson et, sans mot dire, je partis. Il ne prit pas garde à cette fuite, absorbé dans son rêve où apparaissait, peut-être, quelque Ninette idéale qu'il n'avait point connue.

A. Amiguet.

L'humour vaudois est savoureux à souhait. Témoin cette affiche du Tir cantonal d'Yverdon :

Confédérés, venez tirer !
Pestalozzi tirait aussi...
vos enfants de l'ignorance !

Vaudois !
retenez cette adresse :

MAESTRIA La marque des belles et bonnes TAPISSERIES

Adolphe MEYSTRE S.A. Lausanne
St-Pierre 2 Téléphone 3 51 55

Pour Fr. 1.- seulement

Nous remettons en état votre cravate froissée et défraîchie. Notre procédé de nettoyage à sec MOLYRÉ nous permet ce service.

Ne voulez-vous pas essayer ?

Teintureries Réunies Morat et Lyonnaise S.A.
Av. Général Guisan 85 PULLY-Lausanne